Zeitschrift: Bulletin de l'Association Pro Aventico
Herausgeber: Association Pro Aventico (Avenches)
Band: 2 (1888)

Artikel: Le plan d'Aventicum
Autor: Secretan, Eugène
Kapitel: I: Mur d'enceinte - Ses tours et ses portes : voies romaines
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-237094

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Notre cher et regretté collègue, M. Aug. Caspari, avait accepté de se charger de ce travail considérable, pour lequel l'avait préparé son activité pendant vingt-cinq années comme conservateur du musée. La mort nous l'a enlevé, emportant brusquement avec lui des trésors de renseignements inédits. La tâche ardue de le remplacer pour l'interprétation de notre plan m'a été facilitée, d'abord par les rapports annuels et officiels de M. Caspari lui-même, ainsi que par les deux catalogues manuscrits du musée (celui de Troyon et le sien) ; puis par la parfaite complaisance de son successeur, M. Louis Martin ; par les souvenirs personnels très précieux de M. Gérard Fornerod, ancien syndic et préfet d'Avenches ; enfin, pour les vingt ou trente dernières années, par les notes et les croquis minutieusement exacts de l'auteur même du plan, M. Rosset, commissaire-draîneur.

Pour plus de clarté, nous parcourrons région après région. Ainsi, après avoir examiné brièvement ce qui concerne le mur d'enceinte, ses tours et ses portes, et indiqué la direction de quelques voies romaines, nous passerons en revue l'ancienne citadelle et ses abords, la région du Forum, les vastes espaces à droite et à gauche de la route de Morat, puis les régions jusqu'ici improductives, enfin les cimetières et la banlieue. Il va sans dire qu'il y a quelque chose d'un peu artificiel dans cette subdivision. Par elle-même, elle dit clairement que nous ne possédons pas encore la topographie authentique de l'ancien Avenches.

I

Mur d'enceinte. — Ses tours et ses portes. Voies romaines.

Notre plan, — un plan quelconque, si détaillé qu'on le suppose, — est impuissant à reproduire l'impression de grandeur et de pittoresque que provoque une promenade autour du mur d'enceinte ; c'est une promenade de six kilomètres, tantôt en plaine, tantôt le long de cet amphithéâtre de collines qui fermaient l'enceinte d'Aventicum, de l'est à l'ouest, et dont la portion culminante au sud-est est occupée maintenant par le village de Donatyre, qui s'est

campé sans façon sur la vieille muraille, en contribuant pour sa bonne part à la transformer en maisons modernes.

Assurément, l'impression première, en sortant de wagon devant la gare peu monumentale d'Avenches, n'est point une impression de grandeur ni de pittoresque : un pan de muraille se dresse à main gauche pour qui arrive de Payerne, trop monotone pour être pittoresque, trop peu élevé pour être imposant. Mais que, sortant de la ville moderne du côté de Morat on suive la grande route, en oubliant, — rien n'est plus facile, — qu'on traverse l'enceinte d'une cité disparue, au bout de vingt minutes en ligne droite, on distingue, à droite et à gauche de la grande route, le profil grisâtre ou verdoyant de la vieille muraille, déroulant lentement son vaste polygone autour d'un espace illimité, semble-t-il. Alors on comprend, d'instinct mieux que par des chiffres, les dimensions de cette cité insaisissable, invisible, engloutie dans le sol.

Suivons maintenant le mur d'enceinte, ou plutôt ses débris. Partout, c'est le travail séculaire de la destruction, infiniment varié dans ses phases successives. Un coup d'œil jeté sur le plan montrera que le vieux mur a mieux résisté là où il était appuyé par la pente des collines qu'en plaine, du côté du marais, de la bise et du *joran;* et s'il a disparu tout à fait à Donatyre et autour de l'Avenches moderne, c'est que les hommes ont été moins respectueux encore que les siècles.

Mais comment s'expliquer l'inégalité de destruction dans des conditions semblables, en plaine par exemple? Qu'on suive le tracé du mur d'enceinte, depuis l'endroit où la voie ferrée venant de Payerne y pénètre en légère tranchée au pré des Adoux, jusqu'au point où elle s'en éloigne, vers les Mottes, en filant en droite ligne sur Faoug et Morat; dans ce court trajet d'un quart d'heure on se rend compte de toutes les phases de la destruction ; ici un pan de mur déjà dépouillé de ses pierres de revêtement, sur les deux faces ainsi que sur la ligne de faîte, mais droit encore, austère dans sa rigidité et écartant par là-même toute végétation ; plus loin, les mousses et les plantes folles montent à l'assaut, grâce aux fissures, aux dentelures creusées par le temps ou les hommes ; ailleurs, la végétation triomphe et déjà le pauvre vieux mur

s'effondre ; ou encore, c'est une haie naturelle, poussant dru sur sa victime, qui témoigne seule de l'emplacement de la lutte ; là-bas, enfin, le tracé de la muraille romaine n'est révélé que par les limites de deux champs, de deux prairies.

On a comparé, région après région, les matériaux de construction utilisés pour le mur d'enceinte ; on a constaté quelque différence, davantage de calcaire jurassique du côté du marais, et de grès de Châtel ou de la Molière le long des collines ; la différence est plus sensible pour les fondations, plus profondes en plaine et parfois reposant sur pilotis ; mais partout, matériaux fort dissemblables, moellons ou cailloux roulés, qui ne doivent leur adhésion, leur ténacité dix-huit fois séculaire qu'au merveilleux ciment romain. Nulle part des briques ; nulle part non plus, comme dans les murs d'enceinte de tant de cités gallo-romaines, des pierres, des dalles ayant servi à d'autres édifices, ou même à des tombes. La raison en est simple : la muraille d'enceinte d'Aventicum date de la fin du Ier siècle, d'une époque de sécurité, tandis que la plupart de celles des villes gallo-romaines ont été élevées à la hâte, à la fin du IIIe ou IVe siècle, pour repousser les invasions déjà menaçantes[1].

Du temps de Vespasien et de ses successeurs, le mur d'enceinte d'Aventicum devait avoir une vingtaine de pieds de haut, et huit ou dix de large à sa base. Aujourd'hui, si quelques rares pans de mur s'élèvent encore à une quinzaine de pieds, près de la Tornallaz, par exemple, leur épaisseur maximum ne dépasse guère quatre ou cinq pieds. Nulle part, les dalles de faîte ne sont plus visibles ; la dernière, une superbe pièce de grès bombée gisait encore, il y a deux ou trois ans, dans la région des Mottes et à l'extérieur du mur. Il y en a une seule sur la terrasse devant le musée, exposée à toutes les intempéries, en attendant que se construise l'appendice promis depuis longtemps par l'Etat[2].

Une muraille de cette étendue et de cette importance devait être flanquée de tours nombreuses, selon l'usage constant des Ro-

[1] Voy. *De Caumont*, Cours d'antiquités monumentales. (II, chap. IX) Paris, 1831.

[2] Sa construction paraît enfin assurée pour l'année 1889 ; les frais seront en grande partie couverts par le solde du legs D'Oleyres, l'ancien conservateur du musée, mort en 1892, legs presque quadruplé par les intérêts accumulés.

mains. Elles n'ont pas manqué à Avenches, et quoique leur chiffre ne puisse être indiqué avec certitude, attendu qu'elles étaient plus espacées du côté de la plaine et du marais qu'ailleurs, on devait en compter quatre-vingts environ, non compris celles qui défendaient les principales portes d'entrée ou qui servaient de poste d'observation dans l'intérieur de la ville (trois de celles-ci sont marquées sur notre plan).

En février 1710, dans une lettre adressée à Marquard Wild, l'auteur de la très curieuse *Apologie pour la vieille cité d'Avenche*, par F. de Graffenried, résidant alors dans son château de Villars-les-Moines (à quelques kilomètres de la ville), se trouve la donnée la plus exacte qui nous reste : « L'enceinte de la ville était garnie de beaucoup de tours, *et on en remarque les masures ou les décombres à moins de chaque cent pas loin l'une de l'autre.* » (P. 193.) Si le français n'est pas élégant, il a le mérite d'être clair. Sur les plans de David Fornerod (1747 et 1769) et de Ritter (1786) ne figurent plus que trois vestiges de tours, non compris la Tornallaz, tandis que le plan de Duvoisin (1845) signale une dizaine d'emplacements (voir Bursian). Aujourd'hui même, en tenant compte et des souvenirs personnels des plus anciens habitants, et surtout des sondages opérés dans le sol sous la surveillance de M. Caspari, on peut garantir un chiffre d'emplacements un peu plus considérable, dont quatre ou cinq reconnaissables au-dessus du sol (trois, dit-on, dans des caves de Donatyre).

Une seule tour subsiste, bien connue de quiconque a parcouru l'enceinte d'Aventicum : c'est la Tornallaz, dominant gracieusement l'amphithéâtre des collines de l'enceinte, dans la direction de Morat. Elle est haute d'une quarantaine de pieds ; ses murs, à la base, ont cinq pieds d'épaisseur, et le diamètre intérieur varie de douze à quinze pieds. Malheureusement, ni ces dimensions ni les ouvertures actuelles, ni les crénelures du sommet, ne sont une garantie absolue de ce qu'étaient les anciennes tours : la Tornallaz, délabrée dès la fin du siècle dernier, — preuve en soient les croquis de Ritter, — a été entièrement restaurée en 1856[1].

[1] Longtemps, j'avais cherché en vain la date exacte ; je l'ai trouvée dans le compte rendu officiel du Conseil d'Etat (1856, p. 101).

En un point cependant l'architecture primitive a été respectée, et c'était l'essentiel : la Tornallaz fait saillie du côté de la ville, décrivant un demi-cercle, tandis que sa face extérieure fait exactement suite au mur d'enceinte, absolument comme si elle avait été nivelée sur le même plan.

En était-il de même pour toutes les tours? Là-dessus les archéologues diffèrent, chacun invoquant en sa faveur l'analogie de telle ou telle enceinte romaine[1]. Ici encore, le témoignage le plus concluant me paraît être celui de F. de Graffenried (1710). « Ce qu'il y a de singulier, dit-il, c'est que ces tours n'excédaient point les murailles par le dehors, mais étaient *toutes* à fleur du mur ; mais leur épaisseur, ou leur corps, soit qu'elles fussent rondes d'un côté ou tout à fait carrées, étaient *tous* en dedans du mur, ou intérieurement dans la ville. »

Les dimensions très restreintes de ces tours ne leur permettaient guère d'abriter commodément plus d'une vingtaine de soldats par étage. On a donc supposé qu'elles servaient surtout d'escaliers couverts pour atteindre à l'abri le faîte de la muraille, ou de poste offensif contre un ennemi ayant déjà pénétré dans l'enceinte.

Une muraille de six kilomètres, enveloppant une population d'environ cinquante mille habitants, devait être percée de plusieurs portes. On en a constaté une demi-douzaine, et probablement il y en eut davantage pendant les deux siècles de prospérité et de sécurité qui s'écoulèrent entre la restauration d'Aventicum par les Flaviens et les premières incursions des Allemanes, sous l'empereur Gallien.

La seule porte dont il subsiste quelque vestige est voisine de la Tornallaz, entre la tour et Donatyre; elle est vulgairement appelée Porte de Combes, du nom du chemin de dévestiture qui y aboutit. Désignons-la, pour plus d'exactitude, comme la porte de l'est. Elle comprenait, ainsi que l'attestent les soubassements, déblayés entre 1830 et 1840, une voûte centrale et deux petites portes latérales, les trois ouvertures réunies atteignant une cinquantaine

[1] Voy. entre autres *Bursian*, Aventicum Helvetiorum. 1867-1870, p. 6. *Doblhoff*, Auf dem Trümmerfelde Aventicums. 1883. p. 10 et 11.

de pieds en largeur. Il est assez probable, vu ses dimensions et son emplacement très en vue, que la porte de l'est était une de ces portes triomphales si fréquentes dans la Gaule, jusque dans des localités d'importance moindre qu'Aventicum.

A la porte de l'est correspondait celle de l'ouest, du côté de Moudon (Minnodunum). Le niveau de cet emplacement a été bouleversé vers 1863 par la correction d'une route ; la porte était à l'endroit le plus bas ; tout près de là, mais hors de ville, gisait un amoncellement de débris de poteries, l'équivalent peut-être du *Monte Testaccio* de la Rome antique ; malheureusement ce tumulus a disparu sans rien livrer d'intéressant pour le musée.

Entre ces deux portes principales, à l'est et à l'ouest, il devait en exister au moins une au sud, vers Donatyre (car dans cette direction ont été retrouvées des traces importantes de villas romaines), et probablement trois dans la région septentrionale, du côté du marais : l'une, bien constatée, à l'issue du chemin actuel des Mottes ; une seconde, très probable, à l'endroit où commençait une voie sépulcrale se dirigeant du côté du lac ; une troisième, au point précis où la route actuelle de Morat sort de l'ancienne enceinte. A cet égard, nous en savons donc plus long que nos prédécesseurs d'il y a un siècle : en 1786, Ritter n'avait pu retrouver trace d'aucune de ces portes.

Or, ce sont là autant de points de repère pour fixer la direction des principales rues. On sait qu'un réseau très complet de routes romaines venait aboutir à Aventicum, et nous n'avons pas à les énumérer ici ; il est évident qu'elles se continuaient dans l'intérieur de la cité, mais jusqu'ici, ainsi que le montre notre plan, on n'a retrouvé que des tronçons de voies romaines, presque tous perpendiculaires les uns aux autres. Aux Champs Baccon, par exemple, ces tronçons sont assez rapprochés pour permettre de se représenter ce qu'étaient les quartiers en plaine. Si la voie romaine n'était pas large (15 à 20 pieds), elle était d'autant plus solidement assise, reposant, selon les terrains, sur une triple couche de matériaux. L'un des tronçons retrouvés à Avenches, aux Conches-Dessus, dans une région un peu humide et déprimée, recelait une épaisseur de gravier d'une dizaine de pieds ; il a été exploité

comme gravière, et le bénéfice s'est chiffré par milliers de francs, m'a dit le propriétaire.

Il suffit de jeter les yeux sur l'emplacement du théâtre, sur ceux de la porte est et de la porte ouest, pour conclure que ces trois points étaient reliés par une voie romaine. Son tracé a pu être suivi depuis la porte occidentale jusque vers le cimetière actuel, et aujourd'hui encore une partie de cette région porte le nom significatif de : « Au vieux grand chemin. » En revanche, du théâtre à la porte orientale, il faut quelque effort d'imagination pour se représenter l'ancienne route romaine à la place du chemin actuel de Combes, et pourtant ce n'est que par là qu'elle a pu passer. Une autre voie, à peu près parallèle à cette première, se confond avec la grande route actuelle d'Avenches à Morat, du moins depuis l'enceinte jusqu'à quelques minutes de la ville moderne, preuve en soit le grand nombre de substructions et de mosaïques découvertes à sa droite et à sa gauche. Il devait y avoir un carrefour important non loin de la fontaine actuelle du Bornalet, mais il n'est plus possible de suivre la trace des diverses voies se dirigeant de là non pas en éventail, mais autant que possible parallèlement les unes aux autres, vers le Forum, vers la citadelle, enfin le long de ses pentes septentrionales. Ces dernières voies peuvent se suivre, sur le terrain mieux encore que sur le plan, grâce à des nivellements qui accusent la main de l'homme.

En général, il faut se souvenir que les routes romaines ont la vie dure, et l'on peut admettre, jusqu'à preuve du contraire, que les anciens chemins de dévestiture dans l'intérieur de l'enceinte ont un passé quinze ou dix-huit fois séculaire.

II

La citadelle et ses abords.

Si l'on ne savait l'usage constant des Romains, partout où une colline dominait une localité habitée, d'en prendre possession pour leurs principaux édifices publics, on aurait peine à se représenter que le monticule occupé par la ville actuelle d'Avenches